

La Parole dans nos deuils : 2 Samuel 1, 6-12 et 21-27

*Le jeune amalécite qui a donné la mort à Saul porte la nouvelle à David :*

*Le jeune homme qui lui (à David) faisait ce rapport répondit : Je me trouvais justement sur la montagne de Guilboa ; Saül s'appuyait sur sa lance, et voici que les chars et les cavaliers le serraient de près. S'étant retourné, il m'aperçut et m'appela. Je dis : Me voici ! Et il me dit : Qui es-tu ? Je lui répondis : Je suis Amalécite. Il dit : Arrête-toi donc près de moi et donne-moi la mort ; car je suis pris de vertige, quoique encore plein de vie. Je me suis arrêté près de lui et je lui ai donné la mort, sachant bien qu'il ne survivrait pas à sa défaite. J'ai pris le diadème qui était sur sa tête et la chaînette qu'il avait au bras, et je les apporte ici à mon seigneur. David saisit ses vêtements et les déchira, et tous les hommes qui étaient auprès de lui (firent) de même. Ils firent une cérémonie funèbre, pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir, à cause de Saül, de son fils Jonathan, du peuple de l'Éternel et de la maison d'Israël qui étaient tombés par l'épée.*

**Complainte de David sur la mort de Saül et Jonathan :**

*Montagnes de Guilboa ! Qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie, Ni champs riches en offrandes ! Car c'est là qu'ils ont connu l'abjection, les boucliers des héros, le bouclier de Saül sans être frotté d'huile. Devant le sang des blessés, devant la graisse des héros, l'arc de Jonathan ne reculait pas et l'épée de Saül ne retournait pas à vide. Saül et Jonathan, aimés et chéris pendant leur vie, N'ont pas été séparés dans leur mort ; Ils étaient plus légers que des aigles, ils étaient plus forts que des lions. Filles d'Israël ! Pleurez sur Saül, qui vous revêtait magnifiquement de cramoisi, qui mettait une parure d'or sur vos habits.*

*Comment des héros sont-ils tombés au milieu du combat ? Comment Jonathan a-t-il été transpercé sur tes hauts lieux ? Je suis dans la détresse à cause de toi, Jonathan, mon frère ! Tu m'étais si cher ; ton amour était plus merveilleux encore que l'amour des femmes.*

*Comment des héros sont-ils tombés ? Comment les armes de guerre se sont-elles perdues ?*

Sans doute beaucoup ici ont en tête l'affirmation selon laquelle les réformés n'entretiennent aucun culte des morts. Mais dire cela est un peu court et pourrait laisser penser que : la sobriété avec laquelle nous rendons grâce à Dieu pour la vie de celles et ceux qui nous ont quittés et l'absence de solennités dans notre temps liturgique réservées aux défunts confine à l'indifférence pour la question du deuil. Il n'en n'est rien, bien sûr, et les cultes d'action de grâce sont sans doute ceux auxquels les pasteurs portent le souci le plus grand, parce qu'ils combinent à la fois des moments d'écoute, d'accompagnement, d'accueil, de création de paroles et de gestes dont la justesse ne souffre aucun à peu près pour être accordée chaque situation. Comme il n'y a pas une vie qui soit semblable à une autre, il ne devrait y avoir aucun rite d'obsèques semblable à un autre. La question n'est donc pas de savoir si les réformés négligent les défunts ou non, mais plutôt, de savoir quelle pratique est justifiée pour quelle utilité dans le cas du deuil.

Dans son *Institution de la Religion chrétienne*, le réformateur Jean Calvin écrit sur la coutume de prier pour les morts en ces termes : « *Quand ils objectent que la coutume de prier pour les morts a été reçue dans l'Église depuis plus de treize siècles, je leur demanderai, en retour, selon quelle parole de Dieu, à partir de quelle révélation et suivant l'exemple de qui, cela a été fait. Car, non seulement, il n'y a aucun témoignage dans l'Écriture, mais on n'y trouve aucun exemple de croyant le faisant. L'Écriture raconte souvent, et avec quelle intensité, que les croyants ont pleuré la mort de leur parents et comment ils les ont ensevelis. Mais qu'ils aient prié pour eux, il n'en est pas question* » (Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, L III ch V §10).

Le personnage biblique de David est, à cet égard, exemplaire de la multiplicité des situations de deuil qu'il doit vivre, sans jamais prier pour le défunt. En effet, David perd plusieurs de ses fils et il a, à chaque fois, des réactions différentes et parfois déroutantes, mais il ne prie pas Dieu pour le fils qu'il perd. Quand il perd Absalom, il crie son nom de façon déchirante, jusqu'à agacer son entourage qui trouve qu'il en fait trop et quand il apprend la mort du premier fils né de son union avec Bethsabée, il a cette

réaction étonnante : « *Alors David se leva de terre. Il se lava, se parfuma, et changea de vêtements ; puis il alla dans la maison de l'Éternel, et se prosterna. De retour chez lui, il demanda qu'on lui serve à manger, et il mangea. Ses serviteurs lui dirent: que signifie ce que tu fais ? Tandis que l'enfant vivait, tu jeûnais et tu pleurais ; et maintenant que l'enfant est mort, tu te lèves et tu manges ? Il répondit : lorsque l'enfant vivait encore, je jeûnais et je pleurais, car je disais : qui sait si l'Éternel n'aura pas pitié de moi et si l'enfant ne vivra pas ? Maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Puis-je le faire revenir ? J'irai vers lui mais il ne reviendra pas vers moi. David consola Bethsabée sa femme.* » (2 Samuel 12, 20-24)

Dans ce passage on voit très clairement que David ne demande rien à Dieu concernant l'enfant défunt et cela ne retire rien à sa peine d'homme et de père. Le réformateur Jean Calvin ne nie pas que la souffrance existe dans le deuil, il écrit : « *Je réponds que la pratique de prier pour les morts a pour origine un sentiment humain suscité par la recherche d'une atténuation de la douleur. Il semblait inhumain de ne témoigner aucun signe d'amour envers les morts. Nous expérimentons tous combien notre nature est encline à éprouver cela* » (Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, L III ch V §10).

Ce qui est montré du doigt par Calvin et tous les réformateurs, c'est l'utilisation de la douleur de la perte d'un proche pour faire croire des choses qui n'ont aucun fondement dans le témoignage de foi qu'est la Bible mais qui, en plus, maintiennent les personnes les plus crédules sous l'emprise d'une institution comme l'Église. Il pense bien sûr à l'invention du purgatoire qui permettait à l'Église d'organiser ce qu'il appelle : « *les vilains trafics qu'ils font à propos des âmes, profitant ainsi de l'ignorance des gens* ».

Mais alors quelle est la juste place du religieux dans le deuil ? Est-ce de proposer une échappée vers des paradis imaginaires propres à rassurer les survivants que nous sommes sur la nouvelle situation de nos proches défunts ?

J'ai entendu des prédications qui visaient à dire que, enfin, le défunt avait trouvé la paix dans l'éternité et

que la vie après la mort était bien plus belle puisqu'elle se déroulait dans le royaume des cieux. À l'écoute d'une telle théorie, on se demandait pourquoi tout le monde n'avait pas envie de mourir tout de suite pour trouver la béatitude impossible à trouver ici-bas. Et l'on comprenait mal pourquoi des messes allaient être données dans les mois qui suivaient pour le repos de l'âme du défunt, puisqu'il était annoncé qu'il l'avait déjà trouvé.

J'accepte volontiers qu'il y ait parfois des mystères, mais de telles contradictions semblent impossibles à soutenir. Le Dieu de Jésus-Christ n'est-il pas un Dieu de la vie ? Comment le repos dans la mort pourrait-il être préférable à une vie où il y a eu de l'amour, de l'amitié, l'œuvre du travail quotidien et les pensées élaborées avec intelligence, chaque jour ? Et si la vie éternelle ne commence qu'après la mort, alors, quelle place à la parole de Dieu au milieu de la réalité de nos vies humaines et mortelles ?

On rétorquera que cette espérance de la vie éternelle nous est acquise dans la mort et la résurrection de Jésus le Christ et que c'est par sa mort que nous savons que la même résurrection nous attend après notre propre mort. Mais alors, Jésus est mort crucifié pour rien. La crucifixion de Jésus ne fût-elle pas d'abord un scandale qui accuse la cruauté humaine et nous en défend de manière à ce que nous comprenions enfin combien la vie d'un être humain est précieuse ? Et sa résurrection, n'est-elle pas ce que Dieu donne en partage à tous les témoins de Jésus qui ont pu voir en eux la vie de leur ami, de leur frère, de leur amour, suscité à nouveau dans son intensité toute particulière ?

Ce n'est pas un mort que nous célébrons le jour de Pâques, mais la vie suscitée à nouveau malgré la mort, malgré la violence, malgré une humanité qui ne respecte pas le prix d'une vie. Une vie restée gravée dans la paume de Dieu, une vie dont l'empreinte dans le cœur de celles et ceux qui l'avaient côtoyée était tellement profonde qu'elle a suscité les récits les plus variés pour dire la richesse de cette existence.

Alors, si nous ne prions pas pour les morts, puisque la grâce de Dieu leur est acquise et qu'il n'y a pas à marchander avec Dieu pour qu'il les aime et les bénisse, que devons-nous faire pour nos défunts ?

Sans doute ne pas laisser la trace qu'ils ont laissée sur la terre s'effacer sans qu'on s'en souvienne, même si nous savons que Dieu, lui, n'oublie jamais aucun de ses enfants. Peut-être objectera-t-on que, parfois, la trace laissée est tellement horrible, qu'il vaudrait mieux ne pas les susciter de nouveau dans nos mémoires. En effet, toutes les vies ne sont pas admirables. Mais faire cela, c'est décréter la mort éternelle, la mort maudite, celle que l'on sanctionne comme maudite. Alors qui sommes-nous pour juger et choisir celui dont on doit se souvenir ou non ? Et puis, en ne réhabilitant pas symboliquement toute vie dans l'humanité, ne risquerons-nous pas de voir surgir des fantômes, dont l'évocation pourrait susciter plus de curiosité que nécessaire et hanter le présent ?

Là aussi il est besoin de mots pour dire l'inexplicable. Chaque vie a sans doute ses ténèbres, mais toutes sont de notre humanité en Dieu quand bien même elles auraient refusé de vivre humainement.

Dans le texte que nous avons lu ce matin, David honore Saül qui avait voulu le tuer. Et pourtant, il l'honore en même temps qu'il honore Jonathan, son ami et sans doute son amour. Et comment s'y prend-il ? Il entonne une complainte qui retrace les faits marquants de la geste de ces deux combattants et il exalte leur souvenir par un discours. Ce n'est pas vraiment un récit, ce n'est pas vraiment une prière, ce n'est pas une méditation sur la mort, mais c'est un discours poétique qui dit la plainte de la perte, la sidération que provoque toute disparition et qui construit la place de ceux qui sont morts dans la mémoire de celles et ceux qui restent et doivent maintenant vivre sans eux.

Sans ces mots qui reconstruisent l'existence mémorielle de Saül et de Jonathan, ceux qui restent ne pourraient rassembler les bribes de vie des deux héros. La complainte de David donne un espace où ce qui est perdu peut, grâce aux mots, être rassemblé, retrouvé, gardé, et transformé en éternité. Pour tous, Saül et Jonathan seront désormais des héros mais surtout leur vie sera celle qui a compté pour David et ce lien peut plus être détruit. La Parole a ce pouvoir de passer au-delà de la mort et de faire exister de nouveau, selon de nouvelles modalités symboliques, les êtres qui ont quitté cette vie. Comme dans une décantation, seul ce qui fait sens, seul ce qui fait lien est gardé de la vie du défunt et c'est cette vie suscitée à nouveau qui peut commencer.

La résurrection n'est pas affaire de tombeau et de mort, mais de tombeau et de mort racontés, dits poétiquement, imaginés hors du temps pour commencer une autre vie. Celle qui existe dans la mémoire et dans le présent des vivants. La résurrection n'a lieu que lorsque les mots ont pu donner l'espace nécessaire au souvenir pour se déployer vivant dans la parole des vivants.

Alors, si nous prions pour les vivants et non pour les morts, il n'en reste pas moins que nos églises doivent continuer à être ces espaces où l'on peut appréhender la mort et la séparation grâce aux mots, grâce aux silences partagés, et grâce à la musique méditée.

Nous sommes des espaces de poésie où le deuil peut trouver ses mots, nous sommes des passeurs d'histoires humaines, des porteurs de mots et donc des porteurs de vie.

Socialement, il n'y a pas beaucoup d'endroits où l'on peut prendre le temps de parler de la mort et de la perte des êtres chers. C'est la mission des églises, Car elles ont nées d'un deuil. C'est leur mission depuis qu'un homme est mort sur une croix et que ses disciples ont commencé à raconter le récit de sa vie ; ils ont écrit la poésie des liens d'amitiés et d'affection qui les unissaient à lui et ils ont raconté le chemin que sa mort même ouvrait dans la résurrection. J'oserais dire que les mots dits ici, dans ce temple, pour parler des vivants et des morts et des liens éternels qui les unissent, sont les Évangiles de chaque vie honorée par la parole de ses survivants ; ces paroles annoncent un horizon pour celles et ceux qui sont dans le deuil.

Souhaitons que, dans chaque deuil, puisse retentir une telle parole de vie. AMEN.